

(N^o. 2.)

JOURNAL

DES

DAMES ET DES MODES.

7 JANVIER 1799.

Sur les Flatteurs.

Rien de plus bas, de plus vil, de plus méprisable qu'un flatteur ! Son unique étude est de composer son visage, son maintien et ses discours ; son seul but est de tromper. La douceur et le sourire sont toujours sur le bord de ses lèvres, l'amertume et la fausseté dans le fond de son cœur. Les flatteurs, qu'on ne devrait regarder que comme de véritables pestes publiques, sont sans cesse à *l'affut* de chaque événement ; il ne se fait rien, il ne se dit rien, qu'ils ne soient en état de vous le raconter, et ils ont l'impudente adresse de savoir y mêler des éloges qui ne peuvent que flatter votre amour-propre et votre vanité. Le *flagorneur* n'aura pas de honte de vous dire, et même de vous affirmer avec sermens, que vous êtes vanté dans les meilleures sociétés, et que vous jouissez partout de la plus parfaite considération. Pour lui nul embarras de citer les noms

*

de vos prôneurs. Avez-vous beaucoup de crédit, ou la fortune vous a-t-elle comblé de ses faveurs, il s'attache à tous vos pas; il ne manque pas de louer chacune de vos actions, chacune de vos démarches; il rira complaisamment de toutes vos folies, et il trouvera très-spirituels et très-piquans les ridicules que vous jetterez sur chacun. Lui témoignerez-vous quelque repentir de vos mordantes ironies, il vous persuadera qu'on a dû se trouver très-heureux d'être l'objet de votre attention. Lui avouez-vous vos fautes, il vous soutiendra fermement que vous êtes trop sévère sur votre compte, et que vous êtes bien meilleur que vous ne pensez. Enfin ses adulations s'étendent jusques dans l'intérieur de votre ménage: il vous dira que votre femme est parfaite, que vous avez de charmans enfans, et que vos meubles sont du dernier goût. Ce sont ces mêmes flatteurs que l'on rencontre encore dans tous les endroits publics, aux promenades, aux théâtres, aux assemblées brillantes; il semble qu'ils se multiplient pour faire avaler plus sûrement leur poison séducteur. Il n'est personne qu'ils ne connoissent, qu'ils ne saluent affectueusement: vous êtes toujours leur meilleur ami, leur *cher maître*; ils vous serrent la main, vous embrassent avec tendresse, vous font mille courbettes, et ne tarissent jamais en complimens. Evitons avec soin ces flatteurs, leurs paroles *emmiellées* sont plus pernicieuses que les morsures de l'aspic; elles nous entretiennent dans nos défauts et dans nos mauvaises habitudes. Au contraire, aimons bien sincèrement ceux qui ont assez

de franchise pour nous avertir de nos fautes : ce sont là nos bons, nos véritables amis.

P A R I S.

Sans la révolution, je ne serois pas ce que je suis. Cette phrase (dit un de nos écrivains) retentit à chaque moment à nos oreilles. Examinons ce qu'elle a de vrai; il se réduit, je pense, à bien peu de chose. N'ayez point peur, mesdames; je ne vais pas discuter l'influence de la révolution sur nos destinées particulières. Vous n'aimez ni les *mais*, ni les *car*, ni les *donc*; vous préférez qu'on aille au fait, et c'est précisément là que je brille.

Sans la révolution, dit la jeune Elise, je ne serais pas obligée de faire mon petit commerce. — Quels étaient donc vos parens, mademoiselle? — Hélas! citoyen, d'honnêtes négocians, qui ont été ruinés par les assignats. „Je m'informe, et je découvre que le père d'Elise criait: Vieux habits, vieux chapeaux; et que sa mère vendoit des citrons sur le Pontneuf“. Or, je ne vois pas que la révolution ait empêché d'user des culottes et de boire de la limonade.

J'entre chez la grosse madame Jouffu. Un air de propreté, d'aisance règne dans son petit appartement de trois pièces. Je lui en fais mon compliment. „Ah! si vous m'aviez vue avant la révolution, j'étois bien autrement logée. “C'est possible, madame, mais vous n'étiez pas plus commodé-

ment.— Bah! j'occupois une maison. „Et, en effet, j'apprends de sa voisine qu'elle étoit, et pour cause, à la Salpêtrière.„

Pauvre rentière qui a tout perdu à la révolution, s'écrie une femme habillée d'antiquailles, masquée d'un petit voile noir, et demandant l'aumône sous le guichet du Louvre. Je m'approche, et je reconnois, à travers son crêpe, la fameuse Dubois, ex-..... de la rue du Pélican, et furie de guillotine sous Robespierre.

Quel est cet homme qui ne parle que de Monseigneur, qui cite à tout propos Monsieur le marquis, Monsieur le duc, Monsieur le comte. Il étoit bien, mais fort bien, avec le ministre C***, il a mangé souvent chez le prince de P***, il a connu beaucoup la baronne de R***. Il ne dit pas ce qu'il étoit avant la révolution; mais un ton mystérieux, un certain air de grandeur, une longue manchette, une veste brodée, un habit où la trace de la dorure est encore dessinée, tout annonce que ce personnage étoit au moins un cordon rouge. „Tiens! te voilà, Jasmin, dit Marton en le reconnoissant pour un ex-laquais; pauvre Jasmin, sans la révolution, il seroit à présent valet-de-chambre.

Maudite révolution! s'écrie un Titus à rouge trogne, aux bottes cirées, à l'épaisse corpulence, à la voix rauque, à la grosse cravatte, aux doigts chargés de diamans, maudite révolution! qui supprime tous les titres, aplaît les distinctions, confond l'opulence avec la gueuserie. J'achète une terre, j'en vais prendre possession; j'ai six chevaux

à mon carrosse, j'arrive dans mon château, j'étale une magnificence inouïe; mes vassaux ne daignent pas même brûler une amorce pour ma réception. Autrefois un seigneur jouissoit, au moins dans ses terres, d'une certaine considération. Nous avons les honneurs du Mai, les honneurs du prône, les honneurs du pain béni, les honneurs de l'encensoir etc. etc. Nous étions accueillis, complimentés au bruit des cloches et de la mousqueterie., A ce langage, qui ne prendroit ce lourd individu pour un ci-devant pair de France? Ce n'est pourtant qu'un Matador du perron.

Un de nos journalistes avoit annoncé que les personnes qui voudroient profiter de la publicité de sa feuille pour trouver un mari, ou une épouse assortie, pouvoient lui adresser avec confiance leur demande. Voici une lettre qui vient de lui être adressée :

„Veuillez, citoyen journaliste, publier dans toute l'Europe, que je n'attends pour me marier que la découverte d'une femme dont les qualités morales et physiques répondent à mes désirs.

„Je la voudrois jeune, parceque que j'ai beaucoup vécu; jolie, parceque j'ai cessé de l'être; riche, parceque je n'ai rien; sage, parceque je suis un peu dissipé; économe, parceque j'ai du goût pour la dépense; laborieuse, parceque je suis paresseux; casanière, parceque je n'aime point à rester chez moi; douce et patiente, parceque je suis vif et im-

périeux; vigilante, parceque je suis négligent; soigneuse, parceque je suis insouciant. Je voudrois enfin qu'elle eût autant de vertus que je me connois de défauts.,,

„D'après un aveu si peu favorable, vous êtes peut-être étonné de la hardiesse de mes prétentions. C'est que j'ai pour principe, qu'au moral comme au physique, l'harmonie la plus parfaite est celle qui résulte des contrastes; qu'en conséquence, mon union avec une personne telle que je la demande formeroit le plus joli ménage de la France. Si la publicité de votre journal peut me procurer cette heureuse rencontre, je m'y abonne sur-le-champ, pour moi et ma postérité, jusqu'à la quatrième génération. Je joins ici mon adresse, afin que vous puissiez m'instruire du succès de ma tentative.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 3.)

Casque (ou turban) à la Minerve. L'on voit que ce casque, en conservant sa dénomination, a beaucoup perdu de sa forme primitive. Mais ce changement n'a fait qu'ajouter à sa perfection. Il est peu de coiffures qui s'adaptent aussi bien à toutes les phisionomies; relevé sur le devant, il acquiert par-là une grâce que n'avoient point ses prédécesseurs. Le satin blanc qui double le rebord contraste admirablement avec le satin coquelicot qui couvre la forme.

Ce casque à la Minerve ajouteroit encore aux appas de Vénus.

Le chapeau de courier se soutient, mais il a subi une infinité de variations. Il faut varier, c'est le goût national. Heureux si la manie des variations se bernoit aux modes. Mais jusqu'où son influence ne s'étend-elle pas? On annonce une pièce nouvelle. Vous y courez; ce n'est qu'une variation. Un livre nouveau paroît; lisez-le, vous ne verrez qu'une variation. Un homme en place a prévarié, on lui donne un successeur; ce n'est qu'une variation. Un fournisseur vole la République, on casse son marché, on le donne à un autre; ce n'est qu'une variation. Un mari ne peut vivre avec sa femme, il en change, au moyen du divorce; ce n'est qu'une variation. Madame est mécontente de son mari, elle prend un amant; au bout d'un mois, il n'est plus qu'une variation.

Robe blanche avec bordure. Toujours du blanc, malgré la saison; cependant l'on commence à voir quelques robes de satin de différentes couleurs. Le dessin des bordures varie à l'infini. — La robe ouverte sur le côté est toujours de mode; les rosettes qui en réunissent les deux parties, sont plus multipliées; on en porte aussi sur la partie supérieure des manches. A cette multitude de rubans, quelques élégantes ajoutent la ceinture croisée; ce sont deux larges rubans de couleur qui attachés sur les épaules, se croisent au milieu du dos. Cette espèce de croix ne produit pas un brillant effet.

Collier en Esclavage. Nos belles sont restées constantes à ce collier. C'est sans doute parcequ'il

est le simbole des chaînes qu'elles font porter à un sexe qui chérit son esclavage.

T R A I T H I S T O R I Q U E .

Arnould, fils naturel de Carloman, disputoit, en 888, l'empire à Gui, duc de Spolete, qui s'étoit déjà rendu maître de Rome. Arnould, après plusieurs batailles, arriva devant cette capitale et se préparoit à en faire le siège, lorsqu'un lièvre effrayé traversa le camp en courant vers la ville. Ses soldats le poursuivirent en jettant de grands cris. Les assiégés, ignorant ce qui se passoit, crurent que c'étoit le signal pour monter à l'assaut. Comme leurs préparatifs pour la défense n'étoient point encore faits, la frayeur les saisit, ils abandonnent leurs remparts. Arnould s'en apperçoit, profite du moment, monte à l'assaut, prend Rome et s'y fait couronner Empereur.

A N E C D O T E S .

Taupes pour nos propres défauts, linc pour ceux des autres, a dit le poëte; nous n'appercevons jamais le ridicule que dans autrui. On a rapporté, à ce sujet, un fait assez plaisant. Un prince donnoit un grand repas à toute sa cour; on avoit servi le souper dans un vestibule, et ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper,

une femme croit voir une araignée : la peur la saisit ; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, et tombe sur le gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés, c'étoit le premier ministre du prince. Ah ! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez, et que j'ai de graces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence. Eh ! Madame, qui pourroit y tenir ? répond le ministre : mais, dites-moi, étoit-elle bien grosse ? — Ah ! Monsieur, elle étoit affreuse. — Voloit-elle, ajouta-t-il, près de moi ? — Que voulez-vous dire ? une araignée voler ! — Eh ! quoi, reprit-il, c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, Madame, vous êtes une folle ; je croyois que c'étoit une chauve-souris.

Le chevalier Folard avoit été, en 1706, envoyé à Modène pour aider de ses conseils, en cas de siège, le gouverneur de cette place, de la capacité duquel on doutoit. Je me rends chez lui, dit cet auteur, dans ses commentaires sur Polybe ; mais je choisis mal mon tems. J'avois déjà appris d'un officier du Vexin, qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un rabbin célèbre, nommé Baba-à-chai. Dès qu'il me vit, il me dit fort poliment qu'il savoit le sujet de ma venue, et qu'il étoit fort ravi de m'avoir pour collègue. Je lui répondis qu'on ne m'envoyoit pas sur ce pied-là, mais pour lui obéir dans l'exécution de ses ordres, et pour le soulager lorsqu'il m'en croiroit capable. *J'apprends l'hébreu comme vous voyez, me dit-il, un peu tard à la vérité, mais j'espère en voir le bout et de bien*

d'autres connoissances. Je lui répondis que je le louois d'employer si bien son tems. Il renvoya le rabbin; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un maître à danser qui entre. *Vous me pardonnerez,* dit-il, *je mets ainsi la matinée à profit : l'après-diné sera toute pour vous.* Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser et bondir avec une légèreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie; mais je me trompois. Le maître à danser étoit à peine sorti, qu'un maître de musique se présenta. Je tombai de ma hauteur en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou pour mieux dire, à croasser: j'en fus étourdi. Cela finit ensuite par un poëte qui venoit aussi régulièrement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. Mais il s'en falloit de beaucoup que je fusse au fait de ce caractère: il étoit amoureux et dévot. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun tems à perdre. Je fus obligé de le laisser là, et d'avoir recours au commissaire ordonnateur, sur qui le bon homme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de gouverneur, tant ses occupations étoit grandes.

Il en est des nations comme des individus; chaque peuple s'attribue des qualités qui le distinguent des autres peuples. Les fabulistes Indiens racontent qu'il est une contrée dans les Indes, où tous les habitans sont bossus. Un étranger, jeune beau et bien fait, y arriva. Aussitôt il se voit entouré d'une multitude d'habitans; sa figure leur

paroît extraordinaire; les ris et les brocards annoncent leur étonnement. On alloit pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitans, qui sans doute, avoit vu d'autres hommes que des bossus, ne se fût tout-à-coup écrié: „Eh! mes amis, épargnons ce malheureux contrefait; faut-il l'injurier parceque le ciel ne l'a pas formé d'une figure aussi agréable que la nôtre? Allons plutôt au temple réitérer à l'éternel nos remerciemens pour la bosse dont il a daigné nous favoriser.,, On peut conclure de cet apologue, que pour réussir chez une nation, il faut endosser la bosse qu'elle porte.

On a reproché aux Grecs leur usage d'appeller tout étranger, *Barbare*. Ne pourroit-on pas également accuser les François de ce ridicule orgueil national? Quelques cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un prince. L'un d'eux, après avoir considéré tous les convives, s'écria: *Rien n'est plus plaisant, il n'y a que Monseigneur ici à'étranger.*

Bouhours, dans un de ses dialogues, demandoit si un Allemand pouvoit avoir de l'esprit. Un Allemand, à son tour, demanda si un François pouvoit avoir du jugement.

L'histoire des voyages fait mention d'un souverain d'un petit canton de l'Amérique, près des rives du Missisipi, au fond de la Louisiane, qui, tous les matins, sort de sa cabane et trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir.

On avoit amené devant un prince nègre, sur la côte de Guinée, quelques François qui venoient

d'aborder. Il étoit assis sous un arbre ; pour trône il avoit une grosse buche ; ses gardes étoient trois ou quatre nègres armés de piques de bois. Ce ridicule monarque demanda : *Parle-t-on beaucoup de moi en France ?*

Les différentes peuplades de la côte de Guinée ont chacune leur Roi, dont la triste Majesté n'a guères plus d'éclat. Ces Roitelets, toujours flattés qu'un de nos marchands les régale d'eau-de-vie, affectent souvent de prendre les noms de nos princes, ou de quelques grands dont ils ont entendu louer les exploits. On y voyoit, en 1743, un Roi Guillaume, dont l'auguste épouse s'appelloit la Reine Anne. Un autre se qualifioit de duc de Malborough. Le Roi Guillaume étoit un petit César qui fit, il y a environ 40 ans, une guerre assez comique à un certain Martin, qui avoit osé s'égalier à lui. Il se donna une fameuse bataille, où Guillaume perdit trois hommes et son rival cinq. Celui-ci, consterné de sa défaite, demanda la paix, qu'il obtint aux conditions suivantes : „1^o. Qu'il „renonceroit au titre de Roi, et se contenteroit „de celui de capitaine. 2^o. Qu'il ne mettroit plus „de bas ni de souliers lorsqu'il iroit à bord des „vaisseaux d'Europe, et que cette brillante dis- „tinction appartiendroit désormais au Roi Guil- „laume. 3^o. Qu'il donneroit au vainqueur la plus „belle de ses filles en mariage.„ Après ce traité glorieux, Guillaume vint en bas et en souliers sur un vaisseau danois, où il acheta quelques soieries pour en habiller la Reine. Ayant apperçu un bonnet de grénadier, que les gens de l'équipage

avoient par hazard, il en fit aussitôt l'acquisition, pour en décorer la tête de la princesse. Il voulut que Martin la vit dans toute sa parure; Martin avoua qu'elle n'avoit jamais été si belle.

Guillaume Hogarth, mort depuis peu en Angleterre, s'étoit acquis beaucoup de réputation dans sa patrie, par la manière toujours vraie, piquante, instructive, et souvent pathétique, avec laquelle il peignoit les mœurs de ses concitoyens. On voit de lui une estampe, qui représente, avec toute l'énergie possible, les différens tourmens qu'on fait éprouver en Angleterre aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un homme qui passoit dans la rue, et qui fut touché de pitié pour ces animaux, dit au charretier : *Misérable! tu n'as donc jamais vu l'estampe d'Hogarth?*

Il y a des allégories que l'on peut mettre au nombre des facéties, mais qui, quelquefois, n'en sont pas moins significatives. Un peintre, qui connoissoit le sort de ceux qui plaident, pour l'avoir éprouvé, avoit deux plaideurs à représenter; l'un avoit réussi dans son procès, l'autre l'avoit perdu. Il représenta le premier en chemise, et le second, nud.

On rapporte quelques tours d'adresse de peintres pour se faire payer des portraits qui leur avoient été commandés. Un peintre gardoit chez lui le portrait d'un homme fort noir, qui ne l'avoit point payé. Lassé d'attendre, il lui dit un jour : Monsieur, si vous ne retirez votre portrait, l'hôte de la tête noire me le demande.

Un peintre étoit occupé à faire le portrait d'une petite-maîtresse. Ah! Monsieur, lui dit-elle, quelle bouche vous me faites-là! Ce n'est pas la mienne: elle est beaucoup plus petite. Le peintre, d'abord assez docile, veut bien s'écarter un peu de la nature, pour satisfaire au caprice de la Dame; mais elle se récrie encore. Nouveau coup de pinceau pour retrécir les contours de sa bouche. Nouvelles plaintes, auxquelles même se joint quelque amertume. Oh! pour cette fois, dit le peintre impatienté, je ne puis vous faire la bouche plus petite, Madame; je ne vois qu'un moyen de vous contenter: c'est de n'en pas faire du tout.

LES SINGES.

Fable traduite de Pilpai.

Une troupe de singes habitoit autrefois sur une montagne. Une nuit qu'il faisoit très-froid, et que la foudre, avec un bruit épouvantable parcourroit les nues, ils voulurent allumer du feu. Comme ils se donnoient beaucoup de mal pour en venir à bout, ils apperçurent un insecte qui jettoit une lumière assez grande. Ils allèrent sur le champ chercher des branches sèches et les placèrent en monceau sur l'insecte. Ils se mirent ensuite à souffler de toutes leurs forces, pour y faire prendre le feu; mais leurs efforts étoient vains.

Près de là étoit un oiseau, balançant sous son poids les branches fragiles d'un hêtre; il admiroit la constance des singes, et ne pouvant plus retenir sa colère contre ces insensés, il se mit à les quereller.

„Ne vous fatiguez pas ainsi, leur dit-il, ignorans que vous êtes, vous ne voyez pas que ce qui reluit là n'est pas du feu, ne perdez pas inutilement votre tems.....„

Comme il étoit à leur faire cette dissertation, passa un homme qui lui dit :

„Pourquoi chercher à corriger ce qui ne peut pas l'être? c'est vouloir faire un arc avec un bois vermoulu. Crois-moi, laisse-les agir à leur gré, sans te mêler de leurs affaires.„

L'oiseau n'écoutant pas ce sage conseil, alla se mêler parmi les singes, en les réprimandant; les singes ne sont pas endurans: c'est pourquoi un d'eux sauta sur l'oiseau babillard, et lui fit éprouver la mort.

„C'est folie que de vouloir corriger les sots. Laissez-les agir, peut-être s'appercevront-ils de leur erreur.„

L'ESPRIT ET LA SCIENCE,

Allégorie.

L'Esprit divertissoit Vénus à sa toilette, en contre-faisant l'air grave de la Science. La Science cherchoit à amuser Minerve pendant son travail,

en lui montrant les bévues et l'ignorance de l'Esprit... L'Esprit étoit hardi et donnant au hasard : la Science étoit prudente et réfléchie. L'Esprit ne redoutoit d'autre reproche que celui de passer pour lourd : la Science n'en craignoit d'autre que celui d'être trompée. L'Esprit répondoit avant que d'avoir entendu : la Science s'arrêtoit même où il n'y avoit pas de difficulté, dans la crainte de laisser passer quelque sophisme insidieux sans le faire connoître. L'Esprit rendoit chaque question difficile à résoudre, par la rapidité et la confusion de ses idées : la Science fatiguoit ses auditeurs par des distinctions sans fin, et elle allongeoit la dispute en prouvant ce qui n'avoit jamais été nié..... La nouveauté étoit le favori de l'Esprit, l'antiquité celui de la Science : l'Esprit trouvoit spécieux tout ce qui étoit nouveau, la Science regardoit comme sacré tout ce qui étoit ancien : l'Esprit captiva la jeunesse par sa gaité, et la Science obtint, par sa gravité, les suffrages de la vieillesse. On construisit des théâtres pour y recevoir l'Esprit, et on forma des collèges pour en former l'asyle de la Science..... On étoit quelquefois d'une grande vénération pour la Science ; mais on se sentoit plus d'amitié pour l'Esprit.

L I V R E S N O U V E A U X.

L'Isle de Wight, ou Charles et Angelina,
par C. A. Walckenaer, 2 vol. in 12.

Angelina, née de parens pauvres, à Carrisbrook, petit village situé dans l'isle de Wight, perd à six ans son père et sa mère, et est élevée chez une tante avare et méchante. A peine a-t-elle atteint sa quinzième année, qu'elle se voit en danger d'être la victime des infâmes projets d'un certain chevalier Sidney, qui par ses promesses avoit séduit sa tante. Elle se réfugie chez M. Brown, ministre de Carrisbrook, qui lui tient lieu de père. Mais quelques années après, la mort de lord Hereford, protecteur de ce respectable ministre, diminuant ses revenus, l'obligea de la placer chez Martyns, ancien fermier du lord. La ferme est conduite par un jeune homme, nommé Charles, que Martyns fait passer pour le fils d'un de ses amis. Ce Charles est le fils de lord Hereford, que l'on croit en Italie. Il a pris ce déguisement pour voir Angelina, dont il a entendu vanter la beauté; et bientôt il forme le dessein de l'enlever. Angelina, qui ne tarde pas à l'aimer, fournit aisément à Martyns l'occasion de découvrir l'intelligence qui règne entre elle et Charles, et cet homme saisit ce prétexte pour les chasser tous deux de la ferme. Angelina veut se réfugier chez M. Brown; mais celui-ci, prévenu par Martyns, refuse de la voir. Alors elle se décide à suivre Charles, qui lui promet de l'épouser, et qui l'emmène chez une de ses tantes, mistriss Asston. Une fois maître d'An-

gelina, lord Herford n'avoit plus caché son véritable nom. Ce fut alors que, reconnoissant le danger qui la menaçoit, Angelina se sauva de la maison où elle étoit gardée; mais lord Herford l'atteignit, et la conduisit à Kentington, dans une petite maison qu'il y possédoit.

Cependant lord Herford, égaré un moment par l'excès de sa passion, est bientôt ramené par la vertu d'Angelina; celle-ci rassurée par l'honnêteté de sa conduite, le suit à Londres, où elle passe pour sa pupille et celle de mistress Asston; elle y fait connoissance avec milady Halifax. Cette femme, autrefois aimée de lord Herford, qu'elle trompoit, en étoit devenue sérieusement éprise depuis qu'elle en avoit été quittée. Dès qu'elle s'aperçut de l'amour du lord pour Angelina, elle mit tout en usage pour la perdre. Persuadée que la jouissance éteint l'amour, elle résolut d'assurer à lord Herford la possession d'Angelina, et elle y réussit au moyen d'un breuvage qui assoupit ses sens, et la livre sans résistance à son amant. Mais son véritable but étant manqué, elle contrefait l'écriture d'Angelina, et adresse à Sidney, qu'elle met aisément dans ses intérêts, des lettres où elle exprime la passion la plus vive. Ces lettres, montrées à lord Herford, ne lui permirent pas de douter de la perfidie d'Angelina; il la renvoya dans l'isle de Wight.

Au bout de quelques mois, elle met au monde un fils, qui devint l'objet de toute sa tendresse. Il y avoit déjà trois ans, qu'uniquement occupée de lui, elle n'avoit entendu parler de lord Herford,

lorsque tout-à-coup son innocence fut reconnue par le fils du duc de Ramford, ancien ami de Charles, et autrefois l'amant malheureux d'Angelina; ce fut lui qui découvrit les manœuvres odieuses de milady Halifax. Le lord Herford, détrompé, court chercher son pardon aux pieds de celle qu'il avoit si injustement traitée. Mais une maladie de langueur minoit depuis longtems les jours d'Angelina; elle n'eut pas assez de force pour résister à la joie que lui fit éprouver un changement si inespéré. Elle vécut encore assez pour épouser lord Herford: mais dans la nuit même elle mourut, laissant au ministre Brown le soin d'élever son fils et d'adoucir le désespoir de son époux.

Tel est le sujet de ce roman. Il réunit au mérite d'être écrit avec pureté, celui de n'offrir que des situations prises dans la nature. C'est dans le cœur humain, dont l'auteur paroît bien connoître la route, qu'il a puisé tout l'intérêt répandu dans son ouvrage. Nous garantissons qu'aucun être sensible ne le lira sans répandre des larmes; tous les caractères y sont parfaitement tracés. Chaque personnage a le sien qui lui est propre, et les contrastes qui en résultent, réveillent à tout moment l'intérêt du lecteur. C'est ainsi que la méchanceté de milady Halifax sert à faire ressortir davantage la candeur et la vertu d'Angelina. Qui pourra lire, sans la plus vive émotion, la scène attendrissante où son enfant, qui a toujours été éloigné du lord Herford, le reconnoît cependant la première fois qu'il le voit, et le montrant d'une main, tandis que de l'autre il tient un portrait

qu'il a retiré du sein de sa mère , dit : *Maman, c'est papa.*

Le dernier volume de la nouvelle *Bibliothèque des Romans* contient l'extrait d'un poëme italien bien original et fort peu connu en France. Les auteurs de cet ouvrage périodique , intitulent ce poëme héroïco-burlesque : *l'Olympe travesti*. Le titre italien est : *lo Scherno degli Dei*. L'auteur est un nommé Bracciolini, qui vivoit à Pistire il y a deux cents ans. Ses compatriotes mettent son ouvrage à côté de la *Secchia rapita*. Il doit être mis au-dessous pour le goût , et au-dessus pour l'extravagance. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs , en leur offrant un échantillon de cette folie.

„Vénus, furieuse contre son mari, qui l'a compromise aux yeux de tout l'Olympe, veut s'en venger , et pense qu'elle ne peut mieux s'adresser qu'à Mercure : elle lui députe une de ses colombes. Le Dieu qui se pique de courtoisie envers les Dames, la suit, et descend en tournoyant comme une plume jettée du haut d'un balcon. Arrivé auprès de Vénus, il lui fait la révérence, et lui demande ce qu'elle désire de lui. La déesse lui répond qu'elle a cru devoir s'adresser au plus habile ourdisseur de trames, pour avoir vengeance de son époux qui a joué à sa pudeur un tour aussi sanglant, et pour lui apprendre à n'avoir pas la tête si près du bonnet. Elle fera, dit-elle en

rougissant, tout ce qui sera en son pouvoir pour reconnoître ce bon office. Le prix qu'elle permet d'espérer enflamme le Dieu des voleurs. Si Vulcain étoit mortel, bientôt Vénus seroit veuve; mais la vie des immortels est comme le corps des anges; le glaive peut le couper en deux, mais rien ne peut empêcher que les parties ne se rejoignent aussitôt. Mercure promet à Vénus de la satisfaire par-delà ses désirs; mais toute peine vaut salaire. La déesse donne sa belle main pour gage, elle est couverte de baisers, et l'on se quitte.

Mercure prend son vol. Il laisse derrière lui Tenedos, Sestos, Abydos, et reconnoît bientôt Lemnos aux tourbillons de fumée, au bruit des marteaux. Au centre d'un labyrinthe, dont Vulcain seul connoît les détours, est un jardin où le forgeron et la reine des singes, Doralice, être mixte entre la femme et la guenon, passent leur vie dans les délices de l'amour. Vainement le Roi des Magots brûle pour elle, elle méprise ses vœux, et n'a d'yeux que pour son Dieu boiteux. Mercure, à l'aide d'un livre de cabale, pénètre les sinuosités du labyrinthe, et comme un autre Ubald, il trouve Renaud-Vulcain dans les bras d'Armide-Doralice, si ce n'est que celle-ci étoit occupée à peigner et nettoyer les crins épais de son héros. Enfin les deux amans se séparent, parceque Vulcain est rappelé à sa forge, pour raccommo-der quelque foudre bosselé de Jupiter. Doralice se met à faire sa toilette, et Mercure, par discrétion, se retire. Il veut suivre Vulcain, mais il ne le rejoint que quelques momens après. Déjà il le trouve occupé à réveiller les bras

engourdis de Brontès et de Pyracmon. Le fer rougit, des flammeches étincelantes jaillissent de toutes parts sous les coups de marteau. Enfin l'école bruyante suspend ses travaux. Vulcain reconnoît Mercure, et conçoit de l'inquiétude; car il sait que son cher frère est un maître fripon. Mercure le tire à part derrière ses soufflets. Là, le Dieu de l'éloquence fait valoir celle qu'il a employée auprès du maître des Dieux, qui enfin a consenti à rappeler Vulcain dans l'Olympe, à condition qu'il se fera savonner, raser et épiler proprement. Mercure, qui sait tous les métiers, s'est chargé de ce soin. Il a des savonnetes aux fines herbes, des rasoirs d'une trempe excellente; en deux tours de main, sa toilette sera faite. De plus, il apporte un assortiment d'habits du dernier goût. Quant à la chemise, Vulcain en achètera une, s'il le croit nécessaire; à moins qu'il ne veuille faire comme le fier habitant de l'Ibérie, qui porte loin du toit de chaume paternel ses prétentions à l'empire du monde, nourrit de raves et d'oignons sa noblesse héréditaire, et qu'on peut bien trouver sans pain et sans chemise, mais non sans gravité et sans orgueil. Vulcain est d'abord ébranlé de la proposition; mais quoi! quitter sa Doralice qui l'adore, qui lui fait quatre chemises par an; et pour qui? Pour des parens qui ne lui ont donné que des nardes; renoncer à son bon vin grec pour la monotone ambrosie! Non: que les géants jouent une seconde fois à la boule avec les mondes, et ébranlent le trône de Jupiter, peu lui importe. Mercure joue l'indignation à ravir, et accable d'injures un

Dieu assez bon, pour préférer sa guenon à toutes les beautés célestes. Le courroux simulé de Mercure en impose au Dieu de Lemnos, qui se rend enfin à ses désirs, et presse lui-même son départ. Il prend sa meilleure lime et son marteau, pour tromper Doralice ; mais l'amour n'est pas toujours aveugle. Elle a pénétré les projets de son amant, et déjà elle l'a atteint sur le rivage où il alloit s'embarquer. Elle arrive haletante, suffoquée par la douleur ; elle ne peut retrouver l'usage de la parole. Mais elle rappelle leurs plaisirs passés, et cherche à émonvoir son perfide. Du moins s'il l'emmenoit avec lui, elle s'honoreroit de le servir dans le palais de Jupiter ; elle est assez leste pour apprendre à marcher sur des nuages. Vulcain est ému. Doralice le tient par un bras, Mercure par un autre, et chacun le tire de son côté. Imaginez-vous voir un bon compagnon entre deux camarades, dont l'un veut le mener à l'auberge et l'autre jouer les profits de la semaine. Tel Vulcain se débat entre son frère et sa maîtresse. Enfin le premier l'emporte. Mais le Dieu boiteux veut persuader sa bergère de la nécessité de leur séparation. Il ne peut l'emmener ; le Ciel est trop haut, les échelles trop courtes, le terrain trop mobile et trop glissant ; mais il ne l'oubliera jamais, et ses beaux yeux seront célébrés sur les cheminées de tous les cabarets de la route. La douce amante, après l'avoir un instant parcouru des yeux, lui saute au visage, l'égratigne, lui arrache ses outils, et, plus prompte que la flèche lancée par un bras vigoureux, elle s'éloigne et laisse les voyageurs

avec un pied de nez. Vulcain se désole, il veut r'avoir ses outils. Il court après celle qui les emporte. Déjà il est entré dans le labyrinthe, où elle s'est jettée, comme une insensée, sans en connoître les détours. Lui, qui n'est pas plus sage, et à qui sa position a fait perdre la tête, il a également perdu la carte du labyrinthe; et voilà qu'il s'y égare, en suivant d'autres routes que celles que parcourt Doralice, qu'il appelle envain. Mercure les a suivis; mais il a aussi perdu son livre de cabale, et il s'arrête à la porte, où il reste tout sot d'avoir vu s'échapper sa proie; de la tenir encagée, et de ne savoir par où l'atteindre.

Vulcain, qui juroit en courant après Doralice, finit par se radoucir, et l'appelle par de plus doux noms. Elle, commençant à se lasser, et perdant sa colère avec ses forces, ralentit sa course et répond à la voix de son amant; déjà elle lui fait de tendres reproches, et elle est parvenue à le fléchir. Tous deux alors, de concert, s'efforcent de se rapprocher. Chacun court à la voix qui l'appelle. Mais cette confusion de sentiers qui se croisent, trompe à chaque pas leur desir. Mercure, qui est resté à la porte comme une mule de médecin, s'enroue à force de les appeler; mais voyant que loin de lui répondre, ils se font des protestations d'amour, il s'ennuie de garder les manteaux, et se rappelant qu'il a des ailes, il s'envole comme une chauve-souris, et plane au dessus du labyrinthe comme un milan. Dès que les prisonniers le voient dans les airs, ils l'appellent à leur secours. Mais l'immortel oiseau les contemple avec malice et in-

sulte à leur embarras. C'est surtout de Vulcain dont il se joue. Un misérable raccommodeur de tournebroches , lui dit-il , prend donc les dieux pour des marauds ? Je veux lui apprendre qu'il n'est pas facile de me marcher sur le pied. Vulcain le supplie d'avoir pitié d'une brebis égarée. Doralice aussi se désole , et se frappe la tête contre les murs. Le coup va retentir sur le cœur de son amant , qui s'évanouit de douleur et de faim. Mercure descend pour lui faire respirer du vinaigre des quatre-voleurs. Alors le Dieu de Lemnos, ouvrant un œil mourant , demande par grâce au dieu qui porte le caducée de lui accorder une nuit de délai , et de ménager cela avec Doralice. Mercure au fait de ces espèces de commissions, va trouver la bergère qui souscrit à tout, pourvû qu'on lui apporte à manger. Le bon messenger vole , et revient lui apporter , avec un trognon de chou, un remède contre l'amour, qui lui rendra moins pénible sa séparation avec son amant. Ce prétendu remède n'est autre chose que de la colle-forte, dont elle doit se frotter le visage et partout. Elle se hâte de s'en servir. Déjà Mercure lui a amené son amant , qui , empressé de lui faire ses adieux, lui saute au col et l'embrasse. Mais bientôt la colle-forte opère, et le plaisir se change en douleur. Mercure, qui s'est retiré à l'écart, entend les plaintes, les reproches, et rit aux éclats de voir ses oiseaux englués. Il déploie ses ailes, et va dans les forêts d'Ida inviter Vénus à se transporter à Lemnos. De là il remonte au ciel, arrive avant le jour, ouvre porte et fenêtres,

fait un bruit du diable, et réveille tous les Dieux. Ganymède bat le briquet, allume la chandelle, et vient dire à Jupiter que c'est le courrier céleste qui fait tout ce train. Jupin bâille, et le reste des Dieux éveillés en sursaut, croyant qu'il s'agit de paix ou de guerre, saute hors du lit. Pallas et Junon arrivent en cornettes de nuit. Comme on n'y voit goutte, chaque Dieu prend une étoile, l'accroche au bout d'un éclat de bois, et pour que le vent ne puisse l'éteindre, l'entoure de papier. Ainsi vont les étoiles changées en falots. Quand ils sont tous rassemblés, Mercure les invite à le suivre pour être témoins d'un spectacle curieux. Chacun prend sa lanterne nouvelle, et lui-même attachant l'étoile de Vénus au bout de la massue d'Hercule, et la tenant à la main comme une torche, il sert de guide à la troupe céleste. Elle arrive au-dessus du labyrinthe, et chacun déchirant le papier de sa lanterne, l'isle de Lemnos se trouve éclairée d'une lumière plus vive que celle du jour. Vénus, qui arrive d'un autre côté, retrouve sa route à la faveur de son étoile, comme une barque égarée se dirige dans une nuit d'hiver à la clarté salutaire d'un fanal. Tous les Dieux réunis voient Vulcain pris par la barbe, dansant la Moresque avec sa guenon, et ne pouvant se dépêtrer, quelque effort qu'ils fassent. A cette vue, sa femme furieuse court sur lui, les poings fermés, et l'accable de coups et de reproches. Il se repentit bien alors de ne pas l'avoir immolée à son honneur outragé, plutôt que d'en avoir rendu témoin tout l'Olympe, qui s'amuse de cette

parodie. Vain repentir ! plus il se débat, plus la poix visqueuse s'étend et le rattache ; et de longs éclats de rire redoublent sa honte et sa douleur. Mais enfin Jupiter, qui veut que ce jeu finisse, fait un clin-d'œil à Mercure. L'habile messenger des Dieux s'approche du pauvre forgeron, et avec l'adresse du premier barbier de l'univers, il le rase, comme le fer recourbé tout-à-la-fois fauche et ramasse le foin. On dit même qu'il emporta plus que la barbe ; ce qui consomme la vengeance de Vénus et fait évanouir Doralice, qui n'en est pas revenue. Les Dieux, tout en riant de leur rire inextinguible, remontent au ciel, après avoir laissé Vulcain entre les mains d'Esculape.

SPECTACLES DE PARIS.

Le Père supposé, comédie en trois actes et en vers, donnée le 21 aux *Variétés*, a eu un succès décidé.

„Beaufort, commandant américain, a sauvé de l'embrâsement d'une ville qu'il a détruite, une jeune enfant de deux ans, qu'il a fait élever sous le nom de Lucile. Elle a atteint sa dix-huitième année, et croit voir son père dans celui qui n'est que son amant. Quant à ce dernier titre, son cœur le donneroit volontiers à Julien ; mais ce

jeune homme n'auroit même aucun moyen d'entrer dans la maison, si Betzi, suivante de Lucile, ne joignoit à beaucoup d'attachement pour sa maîtresse, assez d'esprit pour concevoir un projet hardi. Beaufort vient de renvoyer son secrétaire, Betzi lui en propose un; c'est Arlais son cousin, ou plutôt c'est Julien, dont elle déguise ainsi le nom et le personnage. Le faux Arlais accepté pour secrétaire, devient bientôt le confident de son maître. Celui-ci lui apprend qu'il n'est pas le père de Lucile, mais son amant, et le charge de lui faire une romance pour sa maîtresse. Julien Arlais est poète, mais de plus il est amant; la romance est d'autant moins difficile à composer, que comme il le dit plaisamment à part: il fait un impromptu composé de la veille. Mais l'amour qu'il éprouve pour Lucile, Julien ne peut s'y livrer sans remords. Son père a promis, dès son berceau, de l'unir à Julie, fille de Richemond; lui-même a fait à son père mourant la promesse solennelle de ne jamais avoir d'autre épouse. Il ignore ce que sont devenus Richemond et sa fille; mais son serment subsiste toujours. Un vieillard vient d'être sauvé de la mort par le commandant américain. Beaufort l'a retiré de l'eau au moment où il alloit en être entraîné; il l'a ramené chez lui, et a confié le soin de ses jours à ses gens, pour ne s'occuper uniquement que de son mariage, qu'il veut célébrer le lendemain. Arlais doit y préparer Lucile, en la détrompant sur sa naissance. Cette double nouvelle la plonge dans le plus grand désespoir; mais lui-même veut fuir. Les domestiques s'affligent de

voir ainsi Julieu s'éloigner. Richemond, car le vieillard qui étoit près de perir, n'est autre que le père de Julie, Richemond entend nommer Julien, et reconnoît bientôt son gendre. Il retrouve également sa fille dans Lucile, et Beaufort est obligé d'oublier son amour pour unir les deux jeunes gens.

Q U E S T I O N .

Lequel est le plus cruel pour un cœur sensible, d'apprendre la mort de l'objet qu'il aime, ou son infidélité ?

P O É S I E .

H I S T O R I E T T E .

Un enrichi, dont je tairai le nom,
Abandonna l'état de postillon
Pour se lancer dans la grande carrière,
Où plus d'un gueux habilla sa misère ;
Un bail s'offroit, notre homme s'en saisit ;
Il entreprit, pleinement réussit,
Et par la route aujourd'hui si commune,
Parvint en poste au temple de fortune.
Un certain jour, il donnoit à souper,
(Car à présent c'est souper que dîner)
Il rassembla les rimeurs de la ville,
Quelques auteurs du malin Vaudeville,
Et fit servir le repas le plus fin ;
Méot, Carchi, dirigeoient le festin !

On admira sa splendide opulence,
On critiqua son épaisse ignorance.
Chaque convive, en l'entendant parler,
Rioit sous cape et n'osoit éclater.
Il s'apperçoit qu'il apprêtoit à rire :
„Cessez, dit-il, une injuste satire,
„Pour nous instruire, avons nous un instant,
„Nous fournisseurs ? Hélas ! quel changement !
„Car je faisais, Messieurs les bons apôtres,
„Claquer mon fouet aussi bien que les autres.,,

É P I G R A M M E.

Sur un grand parleur, qui bailloit souvent.

Sais-tu pourquoi la Touraille,
Quand il est à babiller,
Quelquefois s'ennuie et bâille ?
C'est qu'il s'écoute parler.

E N I G M E.

Quelquefois je suis blanche et je ne le suis pas :
C'est en hiver, surtout, qu'on chérit mes appas ;
Dans le fort de l'été, l'on me trouve incommode.
De mon frère aujourd'hui je remplace la mode ;
La maigre Cidalise emprunte mon secours ;
On m'enchaîne aussitôt que j'ai fini mes tours.
Chez le simple savant, sans façon je suis mise ;
Chez le fat, ma tournure est élégante, exquise ;

Il m'estime beaucoup, et place son talent
 A me donner toujours un attrait plus piquant.
 A propos de piquant, j'oubliois de te dire
 Que j'ai des pointes, mais sans piquer, cependant.
 Enfin j'étends au loin mon circulaire empire :
 Du sexe masculin, salutaire ornement,
 On fit de moi, naguère, un ridicule usage ;
 Je couvrois, cher lecteur, la moitié du visage !

LOGOGYPHE.

Onze pieds, cher lecteur, composent tout mon être ;
 Jadis j'étois valet, aujourd'hui je suis maître,
 Je méprise et je hais ceux qui m'ont méprisé,
 Et partout de fripon je me vois accusé.
 En me décomposant vous trouverez sans peine
 Ce qu'emploie un amant près de son inhumaine,
 Ce que le maquignon vend pour de bons chevaux,
 Ce que fit notre bien et qui causa nos maux,
 Des malheureux humains la demeure dernière,
 La plus belle des fleurs et la plus passagère,
 Ce qu'on prend en hyver et qu'on quitte au printems,
 Un funeste métal, ce que produit le tems,
 L'animal que raton empêche de paroître,
 Et ce qu'en finissant je viens de faire naître.

CHARADE.

Quand chacun haletant court après mon premier,
 Heureux qui de son cœur sait fixer l'inconstance,
 Et, fuyant les plaisirs qu'achète l'opulence,
 Par l'étude et l'amour embellit mon dernier :

L'amour vient lui sourire au milieu de l'orage ;
Et s'il voit son vaisseau brisé par mon entier,
Dans les bras de l'étude il se sauve à la nage.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Souris. — Celui du Logogriphe est : *Drame*,
(où l'on trouve : *rame, ame, me, E* (la lettre). —
Celui de la Charrade est : *Fardeau*.

Fautes à corriger dans le précédent Numéro.

Page 4, avant-dernière ligne, par, *Lisez : pas*.

Page 10, dernière ligne, cinq-cent, *Lisez : cinq-cents*.

Page 14, ligne 20, dont, *Lisez : donc*.

Page 15, ligne 20, elles, *Lisez : elle*.

Page 31, ligne 2 du Madrigal : sœur, *Lisez : cœur*.

* Nous n'avons pas inséré les deux pièces qui nous ont été envoyées de par des raisons que nous communiquerions à l'auteur, s'il avoit signé ses lettres.

tro est:
Drame,
tre). -

ces qui
raisons
il avo:

Faint handwritten text at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side.